GRATUIT
Bilingue et interculturel
English version at the back

Qui sont les bénéficiaires du mécénat culturel ?
Page 4

La Source
forum de la diversité
Depuis 1999

Vol 16 No 25 | 30 août au 13 septembre 2016 www.thelasource.com

Photo de Conseil francophone de la Colombie-Britannique

Une rentrée pleine d'élan au CSF

par NOËLIE VANNIER

« À 21 ans, je voulais changer le monde. Je ne changerai pas le monde, mais je pense que l'éducation est la seule voie pour le changer », voilà l'état d'esprit dont fait preuve Bertrand Dupain, directeur général du Conseil scolaire francophone de la Colombie-Britannique (CSF). Une philosophie qu'il poursuit après plus de 30 ans de carrière, et qui annonce les nouveaux projets du CSF en cette rentrée 2016.

Représentant une minorité certes, le CSF peut se féliciter de ses résultats dans la langue de Molière. Dans la province, plus de 5 500 élèves ouvriront les portes des 37 écoles prêtes à les accueillir le 6 septembre prochain. Une progression de 25 % de ses effectifs en 5 ans, des résultats scolaires au-dessus de la moyenne provinciale, et toujours en vue des améliorations à apporter, garantes d'une légitimité à préserver.

Un bilan positif à prolonger

Rigueur, gestion, formation des enseignants, recherche de la qualité sont les maîtres mots des dispositifs du Conseil scolaire francophone. Pour Bertrand Dupain, « le gros succès cette année et depuis 2–3 ans c'est le secondaire. On avait un départ incroyable des élèves du secondaire, on a augmenté l'année dernière de 11,3 % ». Cette réussite s'explique par la rationalisation des cours, des horaires communs, une meilleure qualité de services, et surtout par l'instauration du bac international il y a 5 ans, avec aujourd'hui l'inscription de 50 à 60 % des élèves de 12e année y ayant accès.

Chaque dépense se justifie. Ainsi, le CSF a établi un partenariat avec un rectorat de France spécialisé dans les écoles maternelles et a fait appel à des chercheurs québécois et français par rapport à la pertinence de l'utilisation des tablettes dès la 3e année, entre autres projets. Celui-ci était d'ailleurs prêt à être mis en place, puis gelé. Conséquence des résultats des chercheurs sur l'apprentissage de la calligraphie : « quand vous apprenez à faire une lettre cursive vous êtes contre la nature, car naturellement vous la faites dans le sens des aiguilles d'une montre, comme le « a ». Vous poussez votre cerveau à réfléchir, à organiser, du coup vous enregistrez plus de lettres et apprenez

Voir "Rentrée" en page 5 ➤

Dans ce numéro

La danse : un trait d'union des expressions artistiques
Page 9

Gad Elmaleh : escale humoristique à Vancouver
Page 10

Verbatim

Chacun peut laisser sa marque

par JAKE MCGRAIL

Ayant grandi ici à Vancouver, j'ai très souvent entendu le mot multiculturel. On m'a appris que le Canada tout entier était multiculturel, que le pays était une véritable mosaïque de gens venus des quatre coins du monde. Lorsque j'étais petit, cela me paraissait être l'évidence même : tout le monde était différent, certains venaient d'ici, d'autres venaient de l'autre bout du pays et d'autres encore venaient de l'autre bout du monde. Cela ne me semblait pas particulièrement extraordinaire, mais plutôt dans l'ordre des choses. Il y aurait toujours plusieurs cultures autour de soi à respecter et à apprécier.

Aujourd'hui, je sais très bien que ce n'est pas le cas partout. Cependant, je trouve quand même ça assez étrange. En lisant sur certaines anciennes politiques de l'immigration au Canada, dont la taxe d'entrée imposée aux immigrants chinois seulement, cela me semble anormal. Lorsque le Canada a décidé d'accueillir des réfugiés syriens j'ai tout de suite pensé : « Mais ça va de soi ! »

S'ouvrir vers d'autres cultures et d'autres personnes me semble la chose la plus juste à faire, car la diversité culturelle des populations, d'autres façons de penser et des points de vue différents, ne font qu'enrichir et dynamiser l'espace culturel, ce qui est (enfin pour moi) une très bonne chose. Et je n'ai, à ce jour, exploré qu'une infime partie de ce que la ville a à offrir.

Depuis que j'ai commencé à écrire pour le journal *La Source*, j'ai découvert des douzaines d'événements dont j'ignorais complètement l'existence. Les choix sont aussi multiples que variés, toujours intéressants, et tout ça grâce

Voir "Verbatim" en page 10 ➤

Minorités visibles : une représentation aux conseils municipaux en demi-teinte

par EDUARD LLADÓ VILA

C'est un fait établi, maintes fois étudié : la diversité ethnique et culturelle vit et prospère partout dans Vancouver et son agglomération urbaine. Pourtant, les instances politiques locales, trop tributaires de dynamiques électorales et peu perméables aux changements de la société, ne sont pas l'endroit où cette mixité se reflète le mieux. Éclairage sur l'étendue de la représentativité des minorités visibles au sein des conseils municipaux.

Photo de Tung Chan (www.tungchan.com)

Tung Chan a été adjoint au maire Gordon Campbell pendant le dernier mandat de celui-ci.

Selon les chiffres officiels du recensement de 2011, 45,2 % des habitants du Grand-Vancouver appartiennent à une *minorité visible*, locution utilisée par la législation canadienne pour désigner les groupes de populations de races non blanches. Ce taux est encore plus élevé dans des villes comme Richmond, Burnaby ou encore Vancouver, où les minorités visibles composent plus de 50 % de la population. Cependant, un rapide aperçu de la composition des conseils municipaux de ces trois villes laisse voir que cette diversité ne trouve pas d'équivalent en termes de représentation politique : les visages de Canadiens d'ascendance européenne y restent majoritaires. La politique locale serait-elle donc très loin de la mixité sociale que l'on retrouve dans ces villes de la Colombie-Britannique ?

C'est en tout cas la thèse que défend Peter Liu, membre du parti local Richmond First, pour qui l'écart entre gouvernements municipaux et citoyens ne fait pas de doute. « Dans une ville où la moitié de la population est d'origine chinoise, aucun des conseillers municipaux n'est né en Chine », regrette l'homme d'affaires, qui a lancé en février dernier un forum œuvrant à rapprocher la politique municipale des citoyens de Richmond ne maîtrisant pas l'anglais. Natif de la ville chinoise de Tianjin et au Canada depuis 2002, monsieur Liu estime qu'il est difficile pour le conseil municipal de Richmond d'exercer son rôle de représentation citoyenne si ses membres « ni ne parlent la langue ni ne fréquentent les lieux de la communauté chinoise ».

Photo de burnaby.ca

Sav Dhaliwal estime que la diversité culturelle est un des grands atouts de la ville de Burnaby.

Un changement en place

Le conseiller municipal de Burnaby Sav Dhaliwal est d'un avis différent. Il juge que s'il reste du chemin à parcourir, les minorités visibles progressent peu à peu au sein des gouvernements locaux. À l'Union des municipalités de la Colombie-Britannique, dont il a été président entre 2014 et 2015, et à la Fédération canadienne des municipalités où il est le président d'un de ses comités permanents, Sav Dhaliwal assure observer « un changement ». « Chaque année, il y a de plus en plus de représentants jeunes et de toutes les couleurs de peau », déclare-t-il.

Arrivé d'Inde il y a plus de 40 ans, Sav Dhaliwal est depuis 2002 conseiller de la ville de Burnaby. Au départ seul élu issu d'une minorité visible, il est aujourd'hui accompagné de deux autres membres. « Avoir des représentants provenant de différents univers culturels donne une perception de cohésion », souligne celui qui reconnaît être devenu, du fait de ses racines, la personne de référence pour les membres de la communauté sud-asiatique de Burnaby. « Indépendamment de leurs opinions politiques, ils voient en moi la possibilité de pouvoir discuter aisément. Ils savent que je peux me faire une idée de ce qui les préoccupe », affirme l'élu indo-canadien.

L'expérience de l'immigration

La question de la participation des minorités visibles dans la vie politique locale est une des batailles menées depuis très longtemps par Tung Chan, entrepreneur et philanthrope originaire de Hong-Kong, arrivé en Colombie-Britannique dans les années 1970. Ancien directeur de l'organisation à but non lucratif S.U.C.C.E.S.S., membre du conseil municipal de Vancouver entre 1990 et 1993, Chan plaide pour qu'à l'échelle locale, « les aspirations et les expériences des immigrants soient reflétées dans les processus de prise de décision ».

L'objectif n'est pas pour autant d'avoir, dans chaque conseil municipal, un certain nombre de gens de couleur de peau ou de noms de telle ou telle origine. « On peut avoir la même couleur de peau mais pas la même expérience de vie », affirme-t-il, faisant notamment référence aux immigrés de deuxième génération ou plus, qui relèvent d'un même groupe ethnoculturel. Selon lui, ce qui est « essentiel », c'est la présence dans les conseils municipaux de gens « porteurs de l'expérience de l'immigration ».

« C'est en tenant compte de ce vécu et de ces visions que des politiques locales dirigées vers tous peuvent être validées », ajoute M. Chan.

Le grain de sel de Joseph Laquerre

***La Source* est à la recherche de graphistes bénévoles**

Veuillez envoyer votre CV par courriel à info@thelasource.com, accompagné de votre portfolio.

CANADA POST POSTES CANADA
Postage paid Port payé
Publications Mail Poste-publications
40047468

JOURNAL LA SOURCE

Adresse postale
Denman Place Boîte postale 47020
Vancouver, C.-B. V6G 3E1

Bureaux
204-825 Rue Granville, Vancouver, C.-B.

Téléphone (604) 682-5545
Courriel info@thelasource.com

www.thelasource.com

Fondateur, directeur de la publication et de la rédaction **Mamadou Gangué**
Editeurs associés **Saeed Dyanatkar (Digital), Monique Kroeger (Imprimé)**
Responsable graphisme et arts visuels **Laura R. Copes**
Rédactrice en chef (français) **Edwine Veniat**
Rédacteur en chef adjoint (français) **Guy Rodrigue**
Espace francophone **Éva Caldieri, Guy Rodrigue**
Responsable de la correction (français) **Louise T. Dawson**
Secrétariat de la rédaction (français) **Laurence Gatinel**
Secrétariat de la rédaction (anglais) **Fiona Benson, Bonny Bung, Deanna Choi, Meagan Kus, Jennifer Jang, Jacqueline Martin, Cheryl Olvera, Catherine Stabler, Melodie Wendel-Cook**

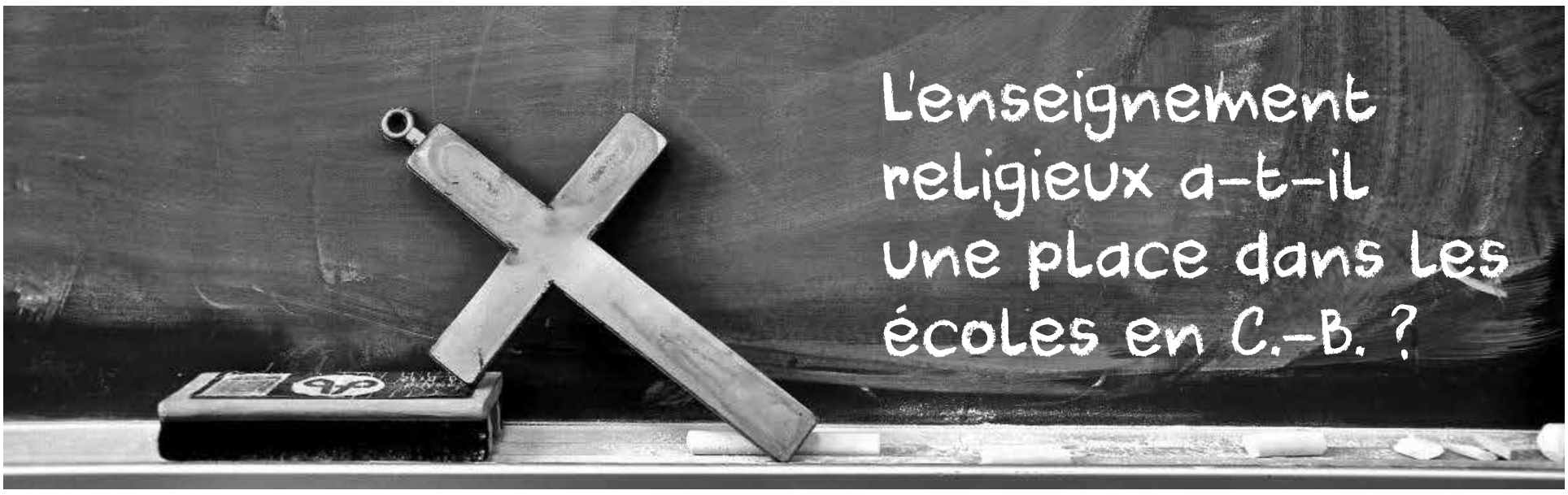
Assistant de bureau **Kevin Paré**
Coordinateur Web **Enej Bajgoric**
Web **Pavle Culajevic, Sepand Dyanatkar, Chelsy Greer, Vitor Libardi**
Responsable des médias sociaux **Laurence Gatinel**
Médias sociaux **Anita Egejuru**
Premier conseiller de rédaction **Paul Gowan**

Graphistes **Cloélia Bretonneau**
Photographes **Denis Bouvier, Pascal Guillon, Susan Hancock**
Illustrateur **Joseph Laquerre**
Ont collaboré à ce numéro **Fiona Benson, Clémence Beurton, Charlotte Cavalié, Alison Chiang, Aude-Elise Estryn, Robert Groulx, Pascal Guillon, Janmie Gunawardena, Susan Hancock, Florence Hwang, Cherrie Lam, Catherine Lefebvre, David Lewis, Élise L'Hôte, Eduard Lladó Vila, Derrick O'Keefe, Jake McGrail, Don Richardson, Roxy Sproule, Naomi Tse, Selma van Halder, Noëlie Vannier, Simon Yee, Robert Zajtmann**

Traduction **Barry Brisebois, Monique Kroeger**
Distribution **Denis Bouvier, Alexandre Gangué, Robert Isaak, Jerome CH Lam, Joseph Laquerre, Shannon Lesiuk, Kevin Paré**

AVIS
La Source n'est pas responsable des modifications ou erreurs typographiques qui n'altèrent pas la lisibilité des annonces. La correction de toute erreur ou omission majeure relative à la publicité sera limitée à une insertion dans l'édition suivante.
La rédaction de *La Source* est à l'écoute de vos commentaires et suggestions sous forme de courrier postal ou électronique, afin de prendre ainsi de façon régulière votre pouls sur des sujets de reportage touchant votre communauté.

Pour réserver un espace publicitaire :
(604) 682-5545



L'enseignement religieux a-t-il une place dans les écoles en C.-B. ?

par CHARLOTTE CAVALIÉ

En février 2013, une vive polémique éclate au sein du gouvernement de la Colombie-Britannique. La raison ? Une déclaration de Christy Clark, première ministre de la province, en faveur des communautés religieuses et de leur présence active au sein de la vie politique canadienne.

À la suite de ces déclarations, la *British Columbia Humanist Association* réalise avec l'institut de sondage *Justatson Market Intelligence*, une enquête sur la place de la religion au sein de la société en Colombie-Britannique. Résultat : en avril 2013, près des deux tiers de la population de la province (64 %) se disent non pratiquants et 20 % non croyants. Quand vient la question de la religion à l'école, près des trois quarts des sondés (73 %) sont contre les écoles publiques qui encouragent les élèves à pratiquer une religion. Ces réponses font écho à une situation bien réelle puisqu'en 2015, des écoles publiques de Chilliwack et d'Abbotsford distribuaient encore des Bibles évangéliques à leurs élèves.

Certes, inculquer « la tolérance et le respect à l'égard des idées et des croyances des autres » fait partie des missions du système scolaire de la Colombie-Britannique. Mais, face aux réticences de la population à propos de la religion, comment cette question est-elle abordée dans les écoles publiques, dans les programmes scolaires ? Concrètement, que font les enseignants ? Doivent-ils rester neutres ou peuvent-ils prendre parti ?

« Le sujet de la religion est abordé dans les cours de sciences sociales dans le but de découvrir d'autres cultures et sociétés », d'après une porte-parole du ministère de l'Éducation de la C.-B.

En effet, c'est à partir du niveau 7 que les élèves étudient les civilisations de l'Antiquité au VIIe siècle. C'est durant cette période que sont apparues les religions juives, chrétiennes et musulmanes. Celles-ci sont donc présentées en cours mais de manière purement historique.

Comme le rappelle la porte-parole du ministère de l'Éducation de la Colombie-Britannique, « les enseignants ne sont pas autorisés à faire des jugements de valeurs ou défendre une religion en particulier ».

Aussi, au niveau 12, les élèves ont un cours de civilisations comparées dans lequel le professeur peut parler des religions sur le plan culturel. Enfin, dans le cadre des cours sur les populations autochtones, les systèmes de croyances et les rituels peuvent être évoqués.

À l'exception du niveau 7, rien n'oblige les professeurs d'écoles publiques à parler de religion dans leurs cours de sciences sociales ou d'histoire. Les programmes scolaires leur laissent complètement le choix. Il y a donc des élèves qui n'étudient qu'une fois la religion dans leur scolarité.

Alors que le Québec a mis en place en 2008 un cours d'éthique et de culture religieuse obligatoire dans toutes les écoles publiques, comment expliquer la position de la Colombie-Britannique ?

La défiance de la société et du gouvernement de la province envers la religion ne date pas d'hier

D'après le Musée royal à Victoria, la province était la seule à ne pas avoir de système éducatif basé sur la religion en 1871, date de son entrée dans la Confédération. En 1872, le *Public School Act* est promulgué. Cet amendement, toujours en vigueur de nos jours, stipule que toutes les écoles « doivent être gérées de manière strictement laïque et non religieuse… la plus haute moralité doit être inculquée, mais aucun dogme ou croyance religieuse ne doit être enseigné ».

La situation change complètement en 1943 avec la Seconde Guerre mondiale. De plus en plus de citoyens demandent que la religion intègre l'école. La lecture de passages de la Bible est autorisée et même recommandée en 1944. Ce n'est qu'en 1996 que ces lectures sont définitivement interdites dans les écoles publiques. C'est aussi dans les années 1990 que les dernières *Residential Schools* ont fermé leurs portes au Canada.

Cet héritage politique et historique explique sans doute la relation distancée des Canadiens de la province avec la religion.

« Les professeurs ne sont pas très à l'aise avec le fait d'enseigner la religion »

C'est en tout cas ce que confirme Nancy Brenan, inspectrice à la *Vancouver School Board* : « Ça dépend vraiment du professeur, de ses connaissances personnelles sur le sujet ».

Pour Ian Bushfield, président de la *British Columbia Humanist Association* et fervent laïque, les écoles publiques devraient proposer des cours d'éthique et de culture religieuse comme au Québec. La connaissance et la compréhension mutuelle des différentes cultures et religions permettrait, selon lui, de lutter contre les préjugés.

Mais il ne faut pas oublier que le système scolaire partage cette responsabilité avec les familles et les communautés. Le sens du vivre ensemble commence d'abord à la maison.

Le Québec, en avance pour l'enseignement des religions dans les écoles ?

« Au Québec, nous enseignons un cours dans les écoles élémentaires qui s'appelle *Éthique et culture religieuse.* Ce cours couvre les religions dans le monde sans privilégier une religion plus qu'une autre », mentionne Catherine Provencher, Québécoise et enseignante à l'école primaire Anne-Hébert à Vancouver.

Les écoles québécoises offrent, depuis 2008, un programme d'éthique et de culture religieuse aux élèves du primaire et du secondaire. Ce programme remplace les programmes d'enseignement religieux catholique et protestant et celui d'enseignement moral, jusqu'ici dispensés dans les écoles.

D'après le ministère de l'Éducation du Québec « ce programme vise à faire connaître aux enfants la place importante du catholicisme et du protestantisme dans l'héritage religieux du Québec; découvrir la contribution du judaïsme et des spiritualités des peuples autochtones à cet héritage religieux; connaître des éléments d'autres traditions religieuses apparues récemment dans la société québécoise ».

SDE
Société de développement économique Colombie-Britannique

LA SDÉCB ANNONCE LE DÉPART DE LA DIRECTRICE DES SERVICES AUX ENTREPRISES ET COMMUNICATIONS

VANCOUVER (C.-B.), août 2016 – La Société de développement économique de la Colombie-Britannique (SDÉCB) annonce que Mme Rita Couture, à l'emploi de la Société depuis février 2001, a quitté son poste de Directrice des Services aux entreprises et Communications le 29 juillet 2016.

« Durant presque maintenant seize années de son mandat, Rita Couture a été un membre important de l'équipe et on lui reconnaît une exceptionnelle loyauté. Elle a fait preuve de volonté, de persévérance et d'une grande conscience professionnelle. Nous la remercions pour son apport important, son leadership et sa contribution au rayonnement de la SDÉCB. Par ailleurs, nous ne pouvons passer sous silence sa principale réalisation qu'est la création d'un regroupement de femmes entrepreneures francophones, la SDE – Femmes d'affaires en mouvement, qui rassemble quelque 250 femmes représentant une trentaine de nationalités différentes. Nous lui souhaitons le meilleur des succès dans ses nouveaux projets pour lesquels elle manifeste un enthousiasme contagieux », a déclaré M. Donald Cyr, Directeur général de la SDÉCB. « *Rita a contribué au fil des ans à la mise en place de processus de travail rigoureux et a supporté, avec constance, la Direction dans l'application de principes de gouvernance, ce qui a joué un rôle déterminant dans la croissance de la SDÉCB et sa crédibilité auprès de ses bailleurs de fonds* ».

« *J'ai vécu une expérience extraordinaire à la SDÉCB et je suis fière de tout ce que nous avons accompli ensemble. La décision de quitter l'organisation a été difficile à prendre, mais je suis confiante que la SDÉCB est bien positionnée pour l'avenir, avec les bonnes ressources en place pour continuer sa croissance* », a déclaré Mme Couture. « *J'aimerais remercier le Directeur général, M. Cyr, qui m'a accordé une totale confiance ainsi que les membres du conseil d'administration de la SDÉCB pour ce parcours incroyable qui restera gravé dans ma mémoire* ».

Mme Couture est retournée au Québec, sa province natale, où elle a créé une firme spécialisée en entrepreneurship et développement des affaires. Nous lui souhaitons une grande réussite autant dans sa vie professionnelle que personnelle.

La Direction générale de la SDÉCB

> PARTENAIRE DU DÉVELOPPEMENT DURABLE

ÊTES-VOUS EN AFFAIRES OU DÉSIREZ-VOUS LE DEVENIR?
La SDE est là pour vous aider.
Appelez-nous!
1-877-732-3534
ou 604–732-3534

SDECB.COM

Coucou, nous revoilà

Nous n'étions pas loin, nous sommes maintenant revenus, juste à temps pour ne pas manquer la fête du Travail qui, comme chacun le sait ou devrait le savoir, nous indique le retour aux choses sérieuses, à la vie normale, celle qui nous crée soucis et angoisses.

Fini la rigolade, il est temps de passer au labeur de manière assidue et transpirante comme l'a voulu le bon Dieu d'après la Bible. Toutefois, je me pose sérieusement la question, quand il est écrit : « Tu travailleras à la sueur de ton front », pourquoi ne précise-t-on pas, ce qui serait pratique, la marque ou le type de désodorisant à utiliser pour combattre ce fléau qui nous a été infligé ? Comme tient à le préciser mon cousin germain de passage à Munich : « Ce n'est pas pour la vue, mais pour l'odeur ». Il en sait quelque chose, lui ce bourreau du travail qui passe son temps au bureau d'un buraliste bourru souvent bourré.

Mais cessons de dénigrer la fête du Travail et le travail en particulier. Par la force des choses nous devons nous y faire. Faisons donc contre mauvaise fortune bon cœur si le chœur auquel vous appartenez vous en dit. « Le travail, c'est la santé, » chantait Henri Salvador et de rajouter immédiatement, de « ne rien faire c'est la conserver ». Comme quoi je ne suis pas seul à vanter les mérites de la paresse. Mais il faut savoir être bon perdant, ce que beaucoup d'athlètes à Rio 2016 ont eu tendance à oublier.

Photo par Justin Lynham

À temps pour toutes ces rentrées et cette fête du Travail !

Non, en cette fête du Travail qui s'en vient, reconnaissons les bienfaits de son arrivée. Avec elle nous assistons au début de toutes les rentrées. C'est un moment charnière où l'on ne peut mettre la charrue avant les bœufs. Il faut prendre le taureau par les cornes et attaquer de plein pied ou de plein fouet (pour les masos), tout ce qui s'en vient.

Pour commencer, la rentrée scolaire qui doit permettre à tous nos génies de s'ingénier laborieusement pour pouvoir un jour nous procurer des moments de plaisir tel que celui auquel nous avait convié l'astronaute Chris Hadfield lorsqu'il nous avait interprété depuis sa capsule la célèbre chanson *Space Oddity* de David Bowie. Écoliers, pensez-y, plutôt que de mettre les pieds dans le plat, terrible habitude de la gent politique, vous pourriez les mettre un jour dans l'espace si vous vous rendez, comme il se doit, en classe dès la rentrée. Contrairement à tout ce que j'ai cru comprendre durant mon enfance, l'école a du bon, tonton.

Allez-y le cœur en fête en évitant, dans la mesure du possible de faire la fête en classe. Quoiqu'un peu de subversion ne soit pas à être déconseillé. Condorcet, un révolutionnaire français qui a perdu la tête, conseillait aux éducateurs de former « des citoyens indociles et difficiles à gouverner ». Conseil totalement ignoré chez nous au Canada. Autre suggestion, avancée par un ancien délinquant à un génie en herbe, qui devrait déplaire aux parents : vous pouvez, si cela vous chante, fréquenter l'école buissonnière après la rentrée en prenant la sortie au moment voulu si l'occasion se présente. N'oubliez pas que l'occasion fait le *lardon*, pontifiait fièrement un ami, une tête de cochon, qui, pour son loisir, cuisinait, histoire de faire passer le temps. Que je suis sot. La sottise, il est vrai, vous en conviendrez, demeure l'élément essentiel et vital d'une bonne éducation. Donc chères écolières et chers écoliers ainsi que les parents de toute cette flopée de petits bouts de chou à la recherche d'une carrière brillante, je vous souhaite, à toutes et à tous, une bonne année scolaire.

À ne pas oublier, au milieu de cette euphorie qui, chaque début septembre, s'empare de toute une jeunesse, la rentrée cinématographique au Canada avec le TIFF et le VIFF, deux festivals qui vous en mettent plein le pif. Les cinéphiles se gavent de films jusqu'à saturation. Une orgie à ne pas manquer selon les critiques. C'est l'occasion de faire le pied de nez au cinéma hollywoodien en allant voir des films indépendants, bons ou mauvais.

Et que dire de la rentrée littéraire avec la sortie d'une quantité de nouveaux livres qui devraient faire le bonheur des éditeurs, des auteurs et des lecteurs tout en leur créant des moments de désespoir et d'angoisse. Un rendez-vous à ne pas manquer si vous vous intéressez un tant soit peu encore aux œuvres littéraires. Elles sont essentielles, comme les huiles.

J'en ai assez dit. Il est temps de rentrer. Par ici la sortie.

Photo de Vancouver Public Library

Sun Life *a offert 130 000 $ ainsi que 100 instruments de musique à la VPL.*

Mécénat culturel : quand les entreprises privées s'intéressent à la culture

PAR CLÉMENCE BEURTON

« *Sun Life Financial* encourage les arts et la culture au Canada depuis longtemps et nous croyons que la culture doit être accessible à tous. », tel est le mandat philanthropique de l'entreprise de services financiers qui a lancé le 7 juin dernier, en partenariat avec la *Vancouver Public Library* (VPL), un programme de prêt d'instruments de musique.

Les entreprises privées comme *Sun Life* sont aujourd'hui de plus en plus nombreuses à pratiquer le mécénat culturel. Même la crise financière mondiale n'a pas entravé l'envolée remarquable que connaît la philanthropie corporative. « Au total, nous supportons plus de 40 organisations artistiques reconnues d'utilité publique à travers le Canada. », indique Gannon Lotfus, son responsable de la communication et des relations publiques.

Essor de la philanthropie dans les pays occidentaux

Depuis 30 ans, les gouvernements occidentaux cherchent à réduire leurs dépenses, notamment en sous-traitant les services sociaux et en encourageant la philanthropie privée. C'est le cas au Canada, en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis.

Encouragés par la contraction des finances publiques et le désengagement des gouvernements en matière sociale, les organismes culturels se tournent vers le financement privé. Même les institutions publiques comme la VPL, dont le budget annuel de fonctionnement[1] provient en majorité de subventions publiques, y ont recours pour développer des programmes spécifiques comme le prêt d'instruments de musique pour lequel *Sun Life* a offert 130 000 $ ainsi que 100 instruments. Un don qui, « au total, valeur des instruments comprise, représente une somme approximative de 175 000 $ sur deux ans. », précise Gannon Lotfus. « Grâce à la générosité de *Sun Life*, nous permettons maintenant aux Vancouvérois de découvrir la musique et de jouer d'un instrument. Nous n'aurions pas pu faire cela sans ce financement. », explique Sandra Singh, bibliothécaire en chef de la VPL.

Le mécénat culturel au service de l'intérêt général

Les principaux objectifs des organismes culturels sont de conserver et diffuser des œuvres artistiques et culturelles de qualité et de les rendre accessibles afin d'éduquer leur public.

C'est dans ce contexte qu'en 2014 et en 2015, en partenariat avec le musée des Beaux-Arts de Montréal, l'entreprise de services financiers *BNP Paribas* a soutenu la restauration d'un tableau d'Emanuel de Witte, participant ainsi au projet de réhabilitation des collections du musée.

L'entreprise *Sun Life*, elle, affirme sa volonté de soutenir « des programmes qui permettent l'accès individuel et familial à la culture ». Outre ses partenariats avec les bibliothèques de Vancouver et de Toronto, l'entreprise soutient la *Sarah McLachlan School of Music* de Vancouver et a annoncé son appui financier à son homonyme d'Edmonton. « Ce partenariat permet aux jeunes des quartiers sensibles de s'inscrire gratuitement ou presque à des programmes de formation musicale. », explique Gannon Lotfus. Elle finance également la *National Theatre School of Canada* à Montréal, le *National Arts Centre* à Ottawa ou encore le *Vancouver International Children's Festival.*

Photo de Vancouver Public Library

Le programme est gratuit pour tous les détenteurs d'une carte de bibliothèque valide à la succursale centrale de la VPL.

Enfin, l'*Inspiration Lab* de la VPL, qui a vu le jour début 2015 grâce un don de 10 000 $ de la part de *Telus Vancouver Community Board*, a pour objectif « d'offrir à notre jeune communauté la chance de jouer, d'apprendre et de développer de nouveaux talents », s'enthousiasme Patricia Shields chez Telus.

Des retombées indirectes pour les mécènes

Si le mécénat culturel se définit comme un soutien matériel sans contreparties directes de la part du bénéficiaire, la philanthropie corporative présente néanmoins des bénéfices indirects pour les entreprises.

Elles améliorent ainsi leur image et leur visibilité auprès du public et pénètrent l'insaisissable marché des jeunes. Lesquels constituent une cible importante puisqu'ils possèdent leur propre pouvoir d'achat, influencent les décisions d'achat de leurs parents et sont les consommateurs de demain.

Les entreprises bénéficient aussi de la communication faite autour du programme soutenu. « La contribution de *Sun Life* était assez significative pour que nous décidions de nommer le programme de prêt d'instrument d'après elle », déclare Sandra Singh. Le nom et le logo du mécène figure également sur les documents de communication produits par la VPL : campagne d'affichage, encart, étiquettes sur les instruments, annonces sur le réseau Internet.

En outre, les sociétés bénéficient d'un crédit d'impôt sur ces dons. Le montant de la somme versée est déduit du revenu imposable pour le calcul de l'impôt fédéral comme pour celui de l'impôt provincial. Ces mesures étant cumulatives, le crédit d'impôt peut réduire de près de la moitié le coût net d'un don.

On comprend alors l'enthousiasme des entreprises pour le mécénat culturel. Toutefois, selon le gouvernement, en 2013, le niveau des dons au Québec accusait un retard par rapport au reste du Canada. Toutes les provinces ne sont donc pas logées à la même enseigne.

Ainsi, les retombées du mécénat culturel sont multiples et profitent non seulement aux entreprises mais également aux organismes culturels qui peuvent remplir leur mandat en assurant des missions d'intérêt général, ainsi qu'aux publics, bénéficiaires des programmes financés par ce partenariat.

1 Environ 47 millions de dollars dont la majorité provient de la Ville de Vancouver.

L'influence d'Emily Carr au « Cultural Heritage Festival »

par CATHERINE LEFEBVRE

Au croisement des disciplines, des genres et des époques, on dit qu'un artiste ne meurt jamais, qu'il vit à travers ses œuvres. Cela est d'autant plus vrai lorsqu'il devient une inspiration artistique et une influence pour les artistes de la prochaine génération… Son art continue de se réinventer.

C'est en suivant cette vision de l'art que les initiateurs du *Cultural Heritage Festival* rendent hommage cette année à l'artiste Emily Carr en tenant cet événement jusqu'au 4 septembre à Tofino et Ucluelet. C'est dans l'objectif d'explorer et de présenter les différentes formes d'art qui dépeignent la culture de la côte Ouest à travers de multiples disciplines et perspectives culturelles que le *Cultural Heritage Festival* a été mis sur pied par *Pacific Rim Arts Society (PRAS)*.

Blunden Harbour Totems *par Emily Carr.*

La composante culturelle interactive du Festival comprend la création d'occasions, par le biais des arts. « Ce festival régional représente l'authentique mode de vie de la région, capturé par les arts, nous donnant une compréhension des activités et du style de vie. Le festival invite à faire une exploration d'œuvres d'art interculturelles régionales issues des collectivités et espère favoriser de meilleures relations pour l'avenir », affirme Susan Payne, coordonnatrice du festival.

Emily Carr ou *Klee Wyck*

Le thème de cette année est une célébration de la vie et de l'œuvre d'Emily Carr et de son temps passé à Ucluelet et Hitacu. L'héritage artistique de l'artiste cadre parfaitement avec l'esprit et l'intention du festival.

« Nous avons choisi Emily Carr pour plusieurs raisons. Tout d'abord, elle est une pionnière de l'art aborigène. C'est aussi en raison de ses créations inspirées par son séjour à Ucluelet et de son interaction avec les gens de cette communauté des Premières nations. Puis, pour son appréciation de l'art autochtone dans ses peintures de pirogues sculptées et de mâts totémiques », souligne Jacqueline Chamberland, directrice exécutive de PRAS.

Le simple fait qu'Emily Carr a écrit le livre *Klee Wyck*, dans lequel elle décrit son expérience et son interaction avec les gens de la Première nation Ucluelet, a confirmé à l'organisme initiateur du festival de consacrer la quatrième édition à cette artiste. De plus, cela permet d'explorer un événement historique de sa vie puisqu'elle a été nommée *Klee Wyck* par eux – *ce qui signifie celui qui rit dans la langue Nuu-cha-nulth.*

> « L'influence de [l'art d'Emily Carr] persiste encore aujourd'hui. Nous avons voulu reconnaître son empreinte significative dans le peuple Hitacu…
>
> *Jacqueline Chamberland, directrice exécutive de PRAS*

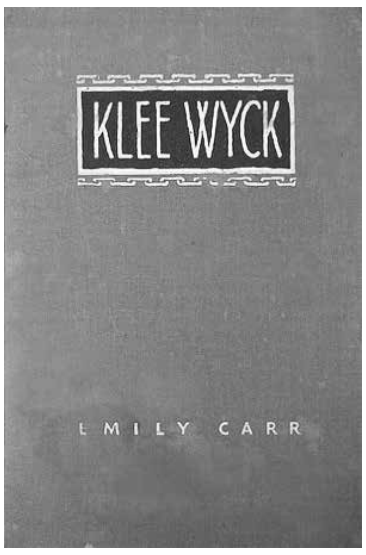
« Emily Carr était très fière de ce nom, mais il n'a jamais été formalisé. PRAS a estimé qu'il était important de souligner comment son temps ici à Ucluelet a influencé la communauté et les artistes », affirme Mme Chamberland.

Un des moments significatifs du festival est donc la formalisation de son nom *Klee Wyck* donné par la Première nation Ucluelet. « L'influence de son art persiste encore aujourd'hui. Nous avons voulu reconnaître son empreinte significative dans le peuple Hitacu. », souligne la directrice exécutive de PRAS.

Les incontournables

Tout au long du Festival, les visiteurs auront l'occasion de voir des films sur la vie d'Emily Carr, d'assister à des performances artistiques et de converser avec des personnes bien informées sur sa vie ; notamment avec le professeur à l'université de Victoria, Kerry Mason, et Jan Ross, conservateur de la maison Emily-Carr à Victoria, au cours de sa présentation spéciale lors de l'événement.

Pour faire suite à l'idée de l'héritage culturel, des artistes locaux et régionaux influencés par Carr donneront une performance dans un *spectacle art* présentant leurs versions des totems et des arbres.



Le livre Klee Wyck.

Des objets de Carr valent également le détour. « Nous sommes particulièrement heureux de pouvoir travailler en partenariat avec la maison Emily-Carr à Victoria et de présenter des objets rares de sa collection lors d'une exposition spéciale intitulée *Célébration Emily-Carr* présentée au Centre Kwisitis dans la réserve du parc national *Pacific Rim* », lance la coordinatrice du festival.

Autres événements à ne pas manquer selon la coordonnatrice : la tournée de Hitacu, qui est une visite de la zone où Emily Carr a peint plusieurs de ses œuvres. Ainsi que la pièce de théâtre *The Remarkable Emily Carr* présentée deux soirs seulement.

Le *Cultural Heritage Festival* est l'occasion de découvrir ou de redécouvrir l'une des artistes les plus reconnues du Canada. Et qui sait, sur place, de remarquer l'influence artistique d'Emily Carr léguée aux artistes contemporains de la côte Ouest.

Cultural Heritage Festival 2016
Jusqu'au 4 septembre
Tofino et Ucluelet
www.pacificrimarts.ca

Suite "Rentrée" de la page 1

plus rapidement à lire. » À noter qu'un projet pilote sur la présence en journée complète des enfants de 4 ans à l'école, entièrement financé par le CSF, sera mis en place. Peut-être un dispositif que la province reprendra, comme celui des maternelles de 5 ans à temps plein il y a 6 ans.

De la concertation au plan stratégique

L'année 2016 marquera l'instauration du plan stratégique, élaboré à la suite de la concertation sur l'avenir de l'éducation francophone en Colombie-Britannique, en ligne et accessible à l'ensemble de la communauté francophone, (élèves, parents, personnel, autres). Une participation très suivie avec plus de 2 500 personnes, à partir de laquelle le CSF dégage 3 axes : la réussite de tous les élèves, (avec notamment la pédagogie diversifiée), le développement émotionnel, et enfin une culture inclusive de la francophonie. Si certains points apparaissent logiques, souvent martelés par les systèmes d'éducation, le volet novateur de l'émotion mérite une mise en avant.

Le rythme de l'enfant, souvent au cœur des débats éducatifs, diffère d'un élève à un autre sans que ce soit en rapport avec ses capacités cognitives. Bertand Dupain tient à mettre l'élève en situation de succès. « Nous voulons l'amener à passer les mêmes difficultés par d'autres chemins, pour obtenir le même niveau entre tous à la fin. Pour certains, ce sera un rythme et des stratégies différentes », dit-il. Cela peut passer par des groupes d'élèves ayant le même fonctionnement, plus pratique ou théorique par exemple. Les garçons ont tendance à avoir un rythme d'apprentissage plus lent en mathématiques, qu'ils rattrapent voire dépassent vers 15 ans. La puberté amène aussi son lot de vulnérabilité émotionnelle. Le CSF tient à incorporer ces développements émotionnels pour former des élèves bien dans leur peau, à la recherche de résultats et non de vitesse.

Photo de Conseil francophone de la Colombie-Britannique

Bertrand Dupain, directeur général du CSF.

L'ouverture francophone

La diversité francophone du CSF est un atout apprécié des familles et des élèves, et qui participe à la construction des futurs adultes et acteurs de cette francophonie de demain. Bertrand Dupain se félicite de l'ouverture à la différence au sein des écoles francophones. Une francophonie de la Colombie-Britannique, comme il aime le souligner, qui leur permettra d'avoir différentes options dans leur conception des choses. Pour les nouveaux arrivants, Bertrand Dupain souhaite que le CSF représente « le sérieux, l'ouverture sur le monde, la qualité, la bienvenue, car nous embrassons toutes les francophonies et les autres cultures aussi, c'est un enrichissement pour nos enfants ». Heureux de cet atout que représente le plurilinguisme, il se défend d'être anti-anglophone. Au contraire, tous ont leur place.

Au-delà de la réussite scolaire, le directeur général aspire à ce que le CSF encadre des hommes et des femmes « capables de vivre dans une société en mutation technologique et culturelle, des individus curieux, respectueux, adaptables et bien dans leur peau ». Un engagement permanent renouvelé dans quelques jours.

Information : csf.bc.ca

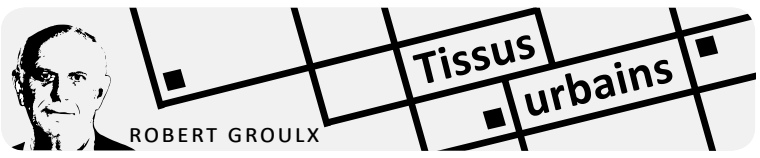
Un verdict qui se fait attendre

Depuis le 3 décembre 2013, le CSF, associé à la Fédération des parents francophones de la Colombie-Britannique, est en procès contre la province pour réclamer l'application de l'article 23 de la Charte canadienne des droits et libertés. Il accorde aux Canadiens le droit de faire éduquer leurs enfants dans la langue de la minorité au sein d'établissements financés par des fonds publics provinciaux, là où le nombre d'enfants le justifie. Les effectifs ne cessant d'augmenter sans infrastructures d'accueil supplémentaires, un jugement favorable au CSF permettrait de pallier aux limites d'accueil qui se font sentir. Le CSF demande un traitement égal aux services éducatifs anglophones. À l'heure où ces lignes sont écrites, le verdict n'a pas encore été prononcé.

LIVRES

WORLD KIDS BOOKS
Livres français pour enfants
International Village Mall
88 West Pender St
Vancouver, BC
WWW.WORLDKIDSBOOKS.COM

10% de reduction
WORLD KIDS BOOKS



Déménager ou rester là ?

Alors, comment s'est déroulé votre été ? De quoi avez-vous parlé autour du barbecue ? Donald Trump ? Sûrement ! Hillary Clinton ? Sans doute ! La crise du logement et du prix de l'immobilier ? Très certainement ! Peut-être avez-vous même invoqué quelques unes des raisons les plus souvent citées pour en expliquer la ou les causes. À qui la faute ? C'est au choix ! Vous avez entendu toutes réponses depuis le temps qu'on en parle.

> On semble être dans une période d'observation et d'ajustement du marché.

Peut-être vous êtes-vous concentré sur la pénurie de logements locatifs, une situation beaucoup plus critique, puisqu'elle a le potentiel d'affecter beaucoup plus de citoyens en général. Là aussi vous avez sans doute évoqué quelques unes des causes citées le plus souvent.

L'entrée en vigueur le 2 août de la taxe de 15 % sur les ventes de résidences à des non résidents canadiens, a ralenti le marché. Ce fut, de l'avis de nombreux observateurs et analystes, le coup d'envoi de la campagne électorale provinciale de mai 2017. C'est, selon les sondages de l'été, la préoccupation principale des Britanno-colombiens, devançant l'économie et la santé. Pour l'instant il ne semble pas encore y avoir d'effets mesurables sur les prix. On semble être dans une période d'observation et d'ajustement du marché.

Avez-vous succombé à la tentation de vendre votre résidence, maison ou condo, pour profiter de la manne qui passait ? Avez-vous constaté que plus vous étiez nombreux à vendre, plus il devenait difficile de trouver un nouveau domicile ? Si c'est le cas, j'espère que vous aviez déjà trouvé une autre résidence à acheter ou à louer avant de vendre… sinon vous savez maintenant que ce n'est pas chose facile à faire… peu importe le prix !

Chose certaine, ce sont les locataires qui sont les citoyens les plus exposés, et en particulier ceux qui doivent déménager. Retrouver un logement comparable et à même prix que celui laissé relève presque du miracle. Déménager, si vous n'y êtes pas forcé, n'est pas la meilleure chose à faire. Mais si vous n'avez pas le choix, faites tout ce que vous pouvez pour signer un bail d'un an renouvelable automatiquement à chaque mois plutôt qu'un bail fermé d'un an qui donne toute latitude à votre propriétaire de vous imposer de nouvelles conditions, une fois le bail rendu à terme, puisqu'il peut dès lors vous considérer comme un nouveau locataire et augmenter le loyer à son gré. Si vous avez un bail d'un an ouvert, il ne peut que vous imposer une augmentation automatique de 2,9 % à moins qu'il ne puisse invoquer des dépenses importantes reliées à des améliorations de votre logement, comme par exemple de nouveaux appareils électroménagers.

Votre prochain sujet de conversation au coin du barbecue pourrait être l'impact de la pénurie de logements sur les milliers d'universitaires qui ont commencé à déferler sur Vancouver. À UBC seulement ils sont 6 000 inscrits sur la liste d'attente des services de logement.

Que vous soyez automobiliste ou cycliste, ou les deux selon vos humeurs, vous aurez aussi discuté de l'installation de nouvelles voies cyclables et pu en mesurer l'impact sur la fluidité de la circulation ou l'aisance de rouler à vélo. Vous aurez aussi constaté que *Mobi*, le programme de vélos communautaires est bien lancé et qu'il est déjà populaire. On voit de ces vélos bleus partout : au centre-ville, à l'Île Granville, le long des plages, autour du parc Stanley, aux divers marchés fermiers, et il est facile à utiliser.

Avez-vous parlé du nouveau directeur de la planification urbaine de Vancouver, Gil Kelley ? Il a fait ses classes à Portland et à San Francisco, la dernière ville où il a occupé le même poste pendant deux ans. Il nous arrive donc bien préparé, le défi que représente la crise du logement à San Francisco étant considérablement plus vaste que celui de Vancouver et à son départ, il n'était pas près d'être réglé. Peut-être aura-t-il plus de succès ici. C'est ce qu'on lui souhaite.

Il aura aussi à suivre de près le développement du corridor de Broadway West, le long du trajet projeté de l'expansion de la ligne Millennium de Commercial à Arbutus, direction UBC, où la spéculation est de plus en plus évidente. Les promoteurs immobiliers se préparent à la prochaine vague de densification.

En attendant qu'il choisisse d'être locataire ou propriétaire il sera confronté soit à la pénurie de logements locatifs ou à la taxe de 15 % sur les transactions des non Canadiens ou non résidents.

Comme le chantait Pauline Julien dans un texte de Réjean Ducharme sur une musique de Robert Charlebois : « J'sais pas si j'vas déménager ou rester là ».

Photo par Adrian Farcas

Pénurie de logements locatifs, une situation beaucoup plus critique.

MOSAIC

MOSAIC Settlement Services
604 254 9626 ext 255
clee@mosaicbc.org
www.mosaicbc.org/settlement-services

Public Service Announcement
Free Community Activities September 1 – 10, 2016

Overcome Difficulties of Settling in Canada (in English with language support in Swahili and French)
September 2, Friday, 10:00 AM – 12:00 PM
MOSAIC Moving Ahead Office, #310-7155 Kingsway, Burnaby
Gidion, 604 726 1741

Canadian Citizenship Preparation Workshop
Join us for 2 workshops to prepare for Canadian citizenship! The sessions will be facilitated by MOSAIC staff. We will talk about topics such as Canada's history, symbols, government and geography, as well as the rights and responsibilities of citizenship. Free service. Registration required. Please have PR Number ready when registering and please bring pens, paper, the Discover Canada book if you have it, to class.
September 7 and 8 Wednesday and Thursday, 10:00 am–1:00 pm
West Vancouver Memorial Library, 1950 Marine Drive, West Vancouver
Paeony 604 254 9626 ext 288 pleung@mosaicbc.org

Canadian Society and Social Expectation (in Arabic)
Join us in a discussion on Canadian society and social expectation; sharing information and gaining knowledge at the same time.
September 9, Friday, 10:30 AM – 12:30 PM
Tommy Douglas Library, 7311 Kingsway, Burnaby
Amal, 604 726 9757, Shwan 604 368 8676 or Ali 604 338 5585

Drop-In English Conversation Circle
Learn effective communication skills, workplace English terminology and Canadian workplace culture. Meet new people and have meaningful conversations. For Work Permit Holders (open work permit, working holiday, student work permit). Free. Please call for more information and before your first visit.
Every Monday until September 12, 6:30 PM – 8:30 PM
MOSAIC Community Room, 1720 Grant St, Vancouver
Girlly 604 254 9626 ext 487 gcumberland@mosaicbc.com

Seniors Club Taichi
Wednesdays, 2:00 PM – 3:30 PM; Fridays, 10:30 AM – 12:00 PM
Brentwood Community Resource Centre, 2055 Rosser Ave, Burnaby
Jennifer or Eliza 604 292 3907

Culture Chats
Presents

Free Writing Workshop
Theme: Multicultural Burnaby
Opportunity to review your story/article with workshop leaders

Join us for an interactive conversation on the theme of 'Multicultural Burnaby'

Refreshments will be provided

Date: October 01 2016
Time: 10:30 am to 12:30
Venue:
Tommy Douglas Library
7311 Kingsway, Burnaby
Contact: Asmita & Fiona
culturechats2015@gmail.com

How to Register:
Email with an abstract of your story/article

Type: Fiction and Nonfiction Prose only
Story Word limit: 1000 words
(file format PDF or Word)
Deadline for submission:
September 16th, 2016 at 5 pm
Email entries to: culturechats2015@gmail.com

Selected entries may be published online with writers' permission in November 2016

Supported By
Thankyou for your support
Burnaby Public Library
vancouver foundation

Espace francophone

ÉVA CALDIERI

Un concours québécois pour jeunes cinéastes rate son coche pancanadien

La Colombie-Britannique est bien connue pour son industrie cinématographique très florissante. Sa communauté francophone n'a cependant pas pu fournir un participant à la *Course des Régions pancanadienne*, puisqu'elle sera représentée par un cinéaste québécois vivant dans les Territoires du Nord-Ouest. Les efforts des organisateurs ont-ils réellement été suffisants pour sensibiliser un grand nombre de potentiels candidats locaux n'ayant aucun lien direct d'appartenance à la province de Québec ?

Si la *Course des Régions pancanadienne* se veut un événement d'envergure nationale ayant pour but de mettre de l'avant le talent des cinéastes francophones en herbe, la cohorte pancanadienne 2016 est en majorité composée d'une troupe de jeunes artistes québécois, éparpillés du Yukon au Nouveau-Brunswick.

Créée en 2003 par l'Association touristique et culturelle de Dudswell en Estrie au Québec et ses partenaires, la *Course Haut-Saint-François* consistait en un concours audiovisuel destiné à venir en aide à quatre jeunes cinéastes triés sur le volet pour l'occasion. Ces derniers, afin de participer au concours, devaient résider dans la municipalité régionale du comté du Haut-Saint-François, situé au sud-est du Québec.

Depuis, l'événement n'a cessé de croître. La *Course Haut-Saint-François* est ensuite devenue la *Course Estrie*, puis la *Course des Régions du Québec*. Treize ans après sa création, le concours est devenu national et s'intitule désormais « la Course des Régions pancanadienne ». Le règlement a également évolué; si les candidats doivent toujours être en mesure de s'exprimer en français et maîtriser l'écriture de la langue de Molière, ils ne sont pas obligatoirement tenus de résider dans la région qu'ils représentent, tel qu'il l'était stipulé lors de la première édition du concours.

Le nouveau règlement précise ainsi que chaque candidat doit « avoir un lien d'appartenance avec une des régions suivantes : le lien d'appartenance désigne au moins un des critères suivants : a) être originaire de la région b) y habiter présentement c) y avoir de la famille et/ou des amis d) avoir l'intention d'y habiter dans un proche avenir ».

Devenu plutôt laxiste et plus ouvert, le règlement vise ainsi 21 régions canadiennes, dont 17 sont situées au Québec. Le reste du Canada hors Québec est simplement divisé en 4 vastes régions, délicatement regroupées sous le titre de « Francophonie canadienne ».

La région Atlantique regroupe ainsi l'Île-du-Prince-Édouard, le Nouveau-Brunswick, la Nouvelle-Écosse et Terre-Neuve-Labrador. L'Ontario constitue la deuxième région de la catégorie Francophonie canadienne. Les Prairies, quant à elles, englobent les provinces de l'Alberta, du Manitoba et de la Saskatchewan. Enfin la Colombie-Britannique, le Nunavut, les Territoires-du-Nord-Ouest et le Yukon, composent la quatrième région : Ouest-Territoires.

Photo de la Course des Régions pancanadienne

Participants à la Course des Régions pancanadienne.

À noter, toutefois, que chacune des régions du Québec est ainsi représentée par un candidat, alors que l'Ontario, la province comptant le plus de francophones en dehors du Québec, n'en compte qu'un seul. Il en est de même pour les quatre provinces des Maritimes, qui ne bénéficient également que d'un seul candidat, tout comme la région des Prairies, représentée par une seule candidate, Isabelle Perron Blanchette, originaire du Québec et tout récemment arrivée à Régina en Saskatchewan pour des raisons professionnelles. Quant à la région Ouest-Territoires, elle est également représentée par un Montréalais, Alexandre Assabgui, qui vit depuis très peu à Yellowknife.

« Nous sommes très fiers de cette cohorte qui couvre le pays du Yukon au Nouveau-Brunswick ! » déclare cependant la directrice générale de la *Course des Régions pancanadienne*, Denise Provencher.

« Tous les candidats ayant postulé pouvaient choisir de représenter une deuxième région afin d'augmenter leur chance d'être sélectionnés », affirme Anthony Hamelin, du service des communications de la *Course* et ancien participant à l'événement. Cette subtilité contenue dans le règlement a ainsi permis à plusieurs candidats québécois de participer à l'aventure, en choisissant une région qui leur était peu familière.

Selon M. Hamelin, près d'une centaine de candidats ont postulé partout au Canada afin de participer au concours. Beaucoup d'entre eux n'avaient cependant pas d'appartenance au Québec et pourtant, seul le candidat représentant le Nouveau-Brunswick n'est pas originaire de la Belle-Province. De plus, ironie du sort, bien que la promotion de l'évènement ait été faite partiellement en anglais en dehors du Québec, aucun « franglo » n'a été retenu.

Selon les organisateurs, la mission principale du concours est de soutenir la relève cinématographique canadienne dans la réalisation de premiers courts métrages indépendants, réalisés par des cinéastes en herbe les plus prometteurs du Québec et de la francophonie canadienne. Dans ce cas, la francophonie canadienne étant majoritairement représentée par des candidats québécois, peut-on encore parler de francophonie pancanadienne ?

La *Course des Régions pancanadienne* n'est-elle pas revenue aux sources en privilégiant les jeunes cinéastes du Québec, précautionneusement sélectionnés par un jury composé de quinze cinéastes québécois ? L'évènement n'a-t-il pas manqué l'occasion de s'ouvrir à d'autres artistes francophones résidant à l'extérieur du Québec ?

Gageons que pour leur prochaine édition 2017, afin de trouver un bassin plus représentatif des jeunes francophones d'ici, les organisateurs québécois de La *Course des Régions pancanadienne* ne manqueront pas, en amont, d'entrer directement en contact avec le Conseil jeunesse francophone de la Colombie-Britannique. Dans la même foulée, pourquoi ne pas frapper aussi à la porte du Conseil culturel et artistique francophone de la Colombie-Britannique (CCAFCB) pour avoir une meilleure idée des talents de la région du Pacifique ?

Leadership à la FFCB : le mutisme des membres de la Fédération

Ce 1er septembre, cela fera deux ans que M. Robert Rothon occupe le poste de directeur de la Fédération des francophones de la Colombie-Britannique (FFCB), succédant ainsi à Mme France-Emmanuelle Joly qui avait, précipitamment et sans raisons officielles, quitté son poste à la direction de l'organisme provincial francophone, moins d'un an après son arrivée.

Pour rappel, le lendemain de la « démission » de Mme Joly, le président de la FFCB de l'époque, M. Réal Roy, affirmait, dans un communiqué expéditif, son regret de se séparer de son ancienne recrue à la tête de la direction générale de la FFCB. Cependant, lors d'un entretien accordé à la station de Radio-Canada à Vancouver peu après cette annonce, un lapsus qualifié par certains francophones de révélateur laissait néanmoins entendre que Mme Joly avait finalement accepté sa démission. « Mme Joly a accepté de quitter, euh, ben [sic], elle a quitté volontairement le poste de direction générale », avait-il déclaré.

Si le mystère concernant le départ de Mme Joly reste entier aujourd'hui, la nomination de M. Robert Rothon alors directeur général de *Canadian Parents for French* au secrétariat national à Ottawa, avait laissé perplexe de nombreux francophones de la province.

À noter que plus de deux ans après le départ de Mme Joly, la FFCB aurait cependant évolué mais la plupart de ses membres demeurent toute fois silencieux quant à la présence de M. Rothon à la direction de la FFCB.

La Source souhaitant faire un bilan de ces deux premières années a contacté de nombreux directeurs d'organismes membres de la FFCB. La majorité d'entre-eux continue d'éviter de s'exprimer sur le style de gouvernance de M. Rothon, qui serait, en se fiant seulement à leur mutisme, une question apparemment considérée encore sensible.

Seule Mme Jeanne Landry, la directrice générale de l'Association francophone de Campbell River, a accepté de s'exprimer ouvertement sur le sujet. Son témoignage vient cependant contrebalancer le grand mutisme des autres membres de la FFCB.

« En acceptant le poste de direction de la Fédération, Robert a accepté de relever plusieurs défis, comme celui de réinstaurer la confiance des membres dans l'organisme provincial qui les représente, organisme qui a malheureusement été gouverné et dirigé avec très peu de transparence pendant plusieurs années. Le ton des propos lors des assemblées provinciales a beaucoup changé avec M. Rothon: ceux et celles qui posent des questions sont entendus et respectés. Les suivis sont faits et depuis que Robert Rothon est directeur, les tables de DG ont recommencé, ce qui est une belle initiative pour fonctionner ensemble et développer un esprit de coopération et d'échange entre les groupes membres de la FFCB », souligne Mme Jeanne Landry.

De nombreux autres organismes tels que la Société francophone de Maillardville, la Société francophone de Victoria, l'Association francophone de Surrey ou encore l'Association francophone des Kootenays Ouest, ne se sont pas prononcés sur le sujet.

Par ailleurs, le printemps dernier, d'autres directeurs d'organismes membres de la FFCB ont

Voir "FFCB" en page 9

Le théâtre francophone perdu dans l'offre culturelle vancouvéroise

par ÉLISE L'HÔTE

Avez-vous déjà envisagé d'assister ici, à Vancouver, à une représentation théâtrale francophone ? Pas spécifiquement d'aller voir une pièce de Molière ou écouter des alexandrins de Corneille. Non, une pièce qui serait simplement en français. Il s'agit d'une mission assez périlleuse. Excepté le très célèbre Théâtre la Seizième, quelles sont les propositions de sortie culturelle théâtrale francophone, ici, à Vancouver ? Une question épineuse dont la réponse se révèle assez peu fructueuse.

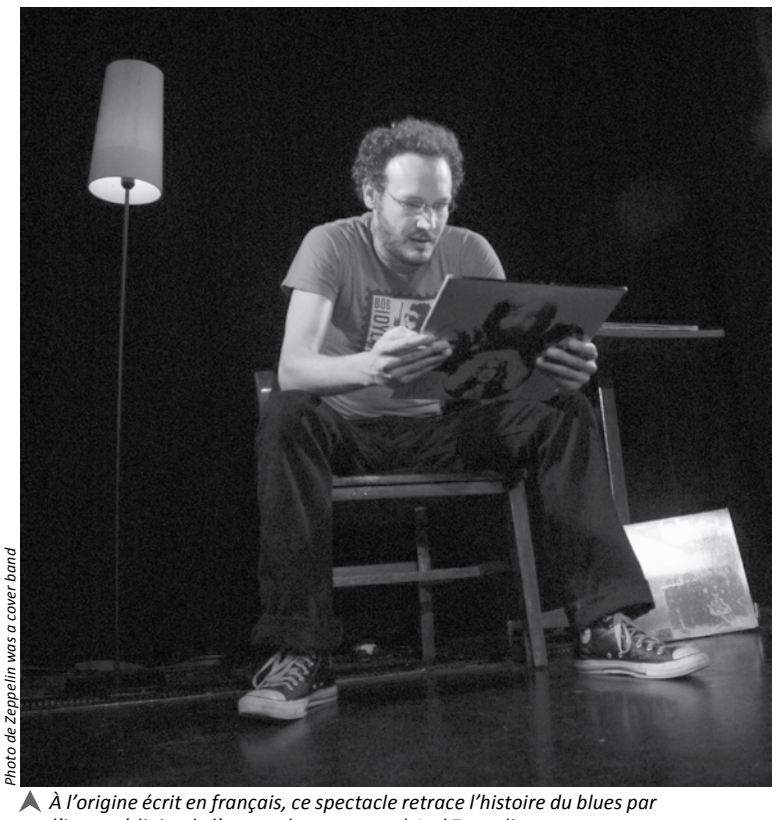


Photo de Zeppelin was a cover band

À l'origine écrit en français, ce spectacle retrace l'histoire du blues par l'intermédiaire de l'œuvre du groupe rock Led Zeppelin.

Photo de Clayton Wong

Entre le 8 et le 18 septembre 2016, le Vancouver Fringe Festival *proposera plus d'une centaine de représentations aux formes d'expressions les plus diverses.*

Si le Théâtre la Seizième, qui entame sa quarante-deuxième saison, propose un programme francophone tant de qualité que d'une grande diversité, à part ce théâtre, l'offre culturelle théâtrale francophone semble assez restreinte. Comme le mentionne Statistiques Canada, le « Théâtre la Seizième, [est] la seule compagnie de théâtre professionnelle francophone » à Vancouver. Mais hors ce grand théâtre dont la renommée n'est plus à faire, où se délecter de la culture théâtrale francophone ? Une des réponses inattendues provient de l'UBC-Opéra où l'université propose sa propre offre culturelle au sein de laquelle une pièce francophone a pu trouver sa place, la saison passée. En novembre 2015, 4 représentations de *Manon*, opéra-comique en 5 actes écrit en 1884 par Jules Massenet, ont été diffusées. L'opéra, toujours présenté dans sa langue originelle, soit ici en français, était surtitré en anglais et exécuté par l'ensemble de l'opéra d'UBC. Mais il s'agit d'un rare exemple de ce type.

Le *Vancouver Fringe Festival*

Entre le 8 et le 18 septembre 2016, le *Vancouver Fringe Festival*, ce festival « pour tous » facilitant la présentation d'œuvres originales en apportant un soutien à la production et une promesse d'un public avide de découvertes scéniques, vous accueille pour cent-dix représentations aux formes d'expressions les plus diverses, principalement basées à Granville Island. Ce festival annuel, qui souhaite donner scène à toutes les formes d'expression théâtrale, des dramaturges en herbe aux créateurs de théâtre expérimental souvent en manque d'espace, en est à sa 32e édition. Parmi les spectacles présentés cette année, il vous faudra sortir votre loupe afin de trouver des traces francophones. Afin de vous épargner cette tâche fastidieuse, voici quelques représentations en lien avec la langue de Molière, à compter sur les doigts d'une main… Debby Reis, chargée de communication pour le *Vancouver Fringe Festival*, à cette question de la présence francophone répond : « pour autant que je sache, nous n'avons aucun spectacle en français. Mais les spectacles du festival sont choisis par une loterie ou bien par le premier arrivé, premier servi, selon la catégorie ». Mais elle rappelle également que selon cette sélection, « nous avons par le passé proposé des spectacles en français, mais nous ne travaillons pas sur la création du spectacle ». Ils proposent cette année un spectacle *Zepplin c't'un cover Band* qui a été à l'origine écrit en français et retrace l'histoire du blues par l'intermédiaire de l'œuvre du groupe rock Led Zeppelin. Enfin, un autre spectacle intitulé *Piaf et Brel, le concert impossible* sera évidemment chanté dans la langue originelle par Mélanie Gall, originaire du Québec. Alors si le français vous manque et que vous rêvez d'entendre *Milord* ou encore *La vie en rose*, réservez vos places pour le *Vancouver Fringe Festival* !

Vancouver Fringe Festival
8 au 18 septembre
Granville Island
www.vancouverfringe.com

Quand même les artistes francophones se mettent à parler anglais

Certains artistes francophones arrivent néanmoins à remplir les plus grandes salles de Vancouver… avec des représentations anglophones ! Ainsi, le comique Gad Elmaleh, programmé au Rio Theatre, 420 sièges, en novembre dernier, tente de nouveau l'exercice en offrant son spectacle au Vogue Theatre, 1161 sièges, le 6 septembre prochain. Cette évolution de la taille de la salle montre bien le succès du premier passage de l'artiste. Cependant, son spectacle qui y a été et qui sera diffusé, *Oh my Gad*, est en anglais. Si des artistes connaissant un tel succès ne misent pas sur le français, on peut alors se poser la question de l'assistance ? Mais dans un article publié par *The Globe and Mail* en 2015, Craig Holzschuh, le directeur artistique du Théâtre la Seizième à cette époque évoque la présence de 310 000 personnes en Colombie-Britannique capables de comprendre le français. Il s'agit de la troisième proportion la plus importante de francophones hors Québec. De plus, d'après Statistiques Canada, plus de 38 000 francophones (chiffres de 2009) sont répartis entre les différentes municipalités qui forment la métropole : Vancouver, Surrey, Burnaby, North Vancouver, West Vancouver et Coquitlam qui inclut Maillardville. Mais les non-francophones peuvent également devenir un public-cible. Dans ce même article, Craig Holzschuh souligne l'importance des surtitres et affirme qu'entre 10 à 20 % de son public au Théâtre la Seizième est non francophone.

MOTS CACHÉS

Cette grille bilingue est offerte par Nicole Foucault.

B	I	S	O	N	I	F	F	U	P	N	O	I	L
A	O	P	A	N	D	A	L	A	P	M	I	Y	E
R	C	A	N	O	I	P	R	O	C	S	N	E	M
R	C	P	Y	T	H	O	N	H	R	X	M	I	M
A	O	O	P	O	O	R	C	A	E	M	U	D	I
C	B	E	I	K	C	I	I	M	N	I	L	E	N
U	R	T	P	C	N	O	B	S	I	T	E	R	G
D	A	O	I	E	U	L	I	T	D	E	L	A	O
A	L	Y	T	G	J	E	S	E	R	R	L	U	N
D	A	O	G	N	I	D	I	R	A	I	E	G	O
E	O	C	T	N	E	P	R	E	S	P	Z	A	E
L	K	A	T	O	U	C	A	N	L	A	A	J	G
O	R	L	A	N	I	D	R	A	C	T	G	E	I
S	A	L	L	I	G	A	T	O	R	A	M	U	P

ALLIGATOR
BARRACUDA
BISON
BOA
CARDINAL
COBRA
COYOTE
DINGO
EIDER
GAZELLE
GECKO
HAMSTER
IBIS
IMPALA
JAGUAR
JUNCO
KOALA
LEMMING
LION
LYNX
MITE
MULE
ORIOLE
PANDA
PIGEON
PIPIT
PUFFIN
PUMA
PYTHON
RAT
SARDINE
SCORPION
SERPENT
SOLE
TAPIR
TOUCAN

SOLUTION : _ _ _ _ _ _ _ _ _
(9 lettres)

Réservez votre espace publicitaire dans La Source ou sur notre site web.
(604) 682-5545 ou info@thelasource. com

Finances for Newcomer Women with Children

Eligible Participants

CIC eligible newcomer women with children

Becoming a Partner

Recruit your participants or invite us to an existing program

Provide the space

Coordinate scheduling with FSGV

Sharing skills with our children

FSGV provides the facilitator and workbooks

Accessibility supports available

Group Classes

Up to 12 hours of classroom instruction provided by a Financial Literacy Facilitator

Topics Include:

Understanding the Canadian Financial System
How to Access Government and Community Services
Money Management
Budgeting
Credit
Consumerism
Banking
Micro-Loans
Overseas Remittances
Immigrant Loan Program
Investment Tools
Fraud and Identity Theft
Pensions

One to One Mentoring

Opportunity to access up to four hours of one-on-one mentorship

Needs assessment and individual action planning

Referrals to other community resources

Sharing knowledge with our families

For more information or to book classes or mentoring

Phone:
604-638-3390 Ext 3165
Email:
vanceds@fsgv.ca

Visiter La Source en ligne: www.thelasource.com

PASCAL GUILLON

Carte postale

Photo par Pascal Guillon

Le secteur touristique imprévisible

Depuis 10 ans, alors même que l'économie mondiale est anémique, le secteur touristique continue d'afficher une croissance insolente. Il représente 10 % du PIB mondial, ce qui en fait un secteur plus important que les exportations de pétrole ou d'automobiles. Pour la seule Colombie-Britannique, le tourisme représente 15 milliards de dollars de revenus annuels. D'ailleurs, 2016 pourrait être une année record pour la province car, pour les 6 premiers mois, le nombre de touristes américains a augmenté de 20 %. La province affiche une augmentation de 51 % du nombre d'arrivées de visiteurs français et une surprenante augmentation de 45 % du nombre de vacanciers mexicains. C'était sans doute difficile à prévoir. En fait, l'industrie du voyage est de plus en plus imprévisible car les touristes d'aujourd'hui n'hésitent pas à changer d'avis au dernier moment.

Avec l'augmentation du nombre de vols entre Vancouver et l'Angleterre, les compagnies aériennes ont baissé leurs tarifs de 11 % (en moyenne) par rapport

Photo par Pascal Guillon

Touristes à Florence.

à l'année dernière car elles s'attendaient à ce que le remplissage des avions soit difficile dans un contexte si concurrentiel. Elles n'avaient pas pu prévoir que les Britanniques allaient voter pour la sortie de l'Union européenne ce qui n'a pas manqué d'entraîner une forte baisse de la livre sterling. La ruée vers cette Angleterre devenue moins chère ne s'est pas fait attendre. Dans les 28 jours qui ont suivi le référendum sur le « Brexit » le nombre de Canadiens débarquant au Royaume-Uni a augmenté de 4,3 %, le nombre d'Américains de 9 % alors que le nombre des arrivées en provenance de Hong-Kong bondissait d'un incroyable 30 %. À l'heure où les préparatifs de voyage se font en quelques clics, le marché touristique peut changer dramatiquement en quelques jours.

Les hôteliers français l'ont appris à leurs dépens cet été. Suite à l'attaque terroriste de Nice le 14 juillet dernier, le taux de remplissage des hôtels de la Côte d'Azur a immédiatement chuté. Des baisses, certes, de moindre envergure, ont été enregistrées dans l'ensemble de la France. À Chypre, par contre, les hôteliers ne savent plus où donner de la tête car bon nombre d'Européens, effrayés par l'instabilité croissante en Turquie, se sont tournés vers cette île qui pendant longtemps n'attirait que son lot habituel de visiteurs britanniques, scandinaves et russes.

Les professionnels du voyage investissent gros en travaux d'infrastructure et en campagnes publicitaires même si, parfois, des années d'efforts peuvent être réduites à néant par des attentats spectaculaires, des grèves très médiatisées, la dévaluation soudaine d'une devise ou des moustiques vecteurs de Zika. Ils peuvent cependant se remonter le moral en consultant les prévisions de l'organisation mondiale du tourisme. Cette agence onusienne prévoit que d'ici 2030, le tourisme international atteindra 1,8 milliards d'arrivées. Non seulement il y a, à l'échelle de la planète, de plus en plus de gens capables de financer des voyages d'agrément outre-frontière mais un nombre croissant de touristes voyagent plusieurs fois par an. En Europe, des millions de gens vont visiter des villes de pays voisins

Photo par Pascal Guillon

Touristes à Whistler.

l'espace d'un weekend. En Amérique du Nord, la géographie se prête moins à ce genre d'excursion mais même là, prendre 2 ou 3 « mini-vacances » dans une année n'est plus une extravagance réservée aux riches. Des études de marketing suggèrent que si les jeunes récemment entrés sur le marché du travail sont prêts à envisager qu'ils ne posséderont jamais une maison et sont moins intéressés que leurs aînés à acheter une voiture, ils sont cependant avides de voyages.

La danse, cet art fusion à la croisée d'autres expressions artistiques

par AUDE-ÉLISE ESTRYN

La journée annuelle portes ouvertes du Scotiabank Dance Centre aura lieu le 10 septembre prochain. À cette occasion, le public pourra découvrir une grande variété de danses : swing, Pow Wow, capoeira, danse de salon, orientale. Cela se déroulera de 11 h à 17 h au cours de divers ateliers et de représentations gratuites.

Le point culminant de cet évènement sera un spectacle de danse contemporaine interprété par deux artistes vancouvéroises : Ziyian Kwan et Vanessa Goodman. Leur inspiration de chorégraphes naît de tout élément où leur regard se pose et leur créativité fleurit au contact d'œuvres d'autres artistes. *La Source* s'est entretenue avec elles et a cherché à en savoir plus sur leur entente et leur travail.

Ziyian et Vanessa, danseuses unies par une admiration réciproque

Toutes deux talentueuses chorégraphes, elles participent aux projets l'une de l'autre depuis trois années consécutives. La représentation du 10 septembre prochain s'intitule *Simile*, parce que, comme le remarque Ziyian, leur complicité a quelque chose de « simpatico », de sympathique et de similaire qui s'exprime dans leur façon d'envisager l'art de la danse, tout en gardant leur personnalité propre.

Ainsi, le spectacle s'articulera en trois parties. Tout d'abord, une chorégraphie de Ziyian, *Still Rhyming*, qui sera accompagnée en *live* par le chanteur et compositeur Jo Passed. Elle dévoilera son interprétation de la prose de l'icône du rock Patti Smith, plus précisément de son livre *M Train*. Ensuite, Vanessa dansera en solo dans *Floating Upstream* sur une composition sonore originale créée par un autre artiste vancouvérois, Loscil. Dans une prestation qui évoquera pour certains les vertus de l'eau, Vanessa va, selon ses dires, explorer « l'idée d'avoir la tête dans les nuages où tout est simultanément possible etlive impossible ». Elle décrit son solo comme un voyage viscéral qu'elle fera avec le public. Ce qui l'inspire dans son travail, ce sont des « textures », la « légèreté de qualités vaporeuses qui se juxtaposent à la densité des nuages d'orage ».

Puis les deux artistes se rencontreront pour *In Vertebrate Dreams*. Il s'agit d'un duo excentrique au cours duquel elles vont explorer la nature animale qui sommeille en nous. C'est une métaphore, explique Ziyian, pour montrer que « les artistes, Vanessa et moi bien sûr, nous sommes des créatures très différentes, avec des valeurs opposées mais complémentaires. Nous aimons travailler ensemble, nous apprenons à élargir notre vision, nos entraînements, et nous trouvons une entente au cours de nos échanges ».

Photo par Katie Huisman

Ziyian Kwan dansant sur Still Rhyming.

En effet, la danse est une rencontre. Elle va souvent se rapprocher d'autres arts.

La danse est-elle un art fusion ?

Si Ziyian ne partage pas ce point de vue, elle envisage en revanche la danse comme « une idée en constante évolution ». Cependant, elle affirme qu'à ce jour, toutes ses créations ont inclus des collaborations avec des artistes dans les domaines du théâtre, de la littérature, des arts visuels et de la musique. En effet, elle a illustré la micronouvelle *The Mars Hotel* de l'écrivain P.W. Bridgman ou encore l'exposition de Lyse Lemieux *A Girl's Gotta Do What A Girl's Gotta Do* au *Richmond Art Gallery.* Elle était animée par les matériaux de l'œuvre de Lyse (de la laine feutrée), notamment, précise-t-elle, « par les métaphores que son travail faisait naître dans mon imagination, et par la façon dont elle occupait et animait l'espace de la galerie ».

Vanessa affirme quant à elle que l'inspiration lui vient de tout ce qu'elle voit, lit, entend, quelle que soit sa forme artistique. « La priorité de mon processus de création est de favoriser le travail qui reflète la condition humaine », déclare-t-elle. Il est à noter que l'art de la lumière est indissociable du succès d'un spectacle de danse. James Proudfoot, Écossais d'origine, va concevoir l'éclairage de la soirée. « Il offre de superbes changements environnementaux au sein des œuvres qu'il crée », admire Vanessa.

En faisant référence à son morceau *Still Rhyming*, Ziyian nous apprend que Patti Smith a nourri son travail d'écrivain en observant les œuvres d'autres artistes. Elle partage ce ressenti : « il y a autour de nous une forêt d'idées dans laquelle nous dansons, écrivons, chantons, ou peignons… tous ensemble ! L'art est une écologie vivante qui nous permet de trier, de partager, et de produire toujours quelque chose de nouveau », conclut-elle.

Journée portes ouvertes
10 septembre
Scotiabank Dance Centre
thedancecentre.ca

Suite "FFCB" de la page 7

également été contactés quant à l'évaluation des six premiers mois de M. Rothon en tant que directeur général. Six mois après sa prise de poste, M. Rothon aurait dû être évalué de la même façon que Mme Joly, qui avait, dans son cas, subi un traitement supplémentaire particulier : celui connu sous le vocable du 360 degrés.

La méthode du 360 degrés est généralement réalisée en interne par la direction d'un organisme. Elle consiste à faire évaluer les comportements d'un employé par son supérieur hiérarchique et ses collaborateurs. M. Rothon n'a pas eu à faire face à ce traitement supplémentaire.

Les membres de la FFCB contactés par téléphone à ce sujet n'ont pas souhaité évoquer la méthode du 360 degré, ou n'étaient pas en mesure de fournir davantage d'informations sur ce thème.

Pour information, contacté par téléphone, M. Rothon a pour sa part affirmé avoir été évalué à la fin de ses six premiers mois. Il n'a cependant pas daigné poursuivre la conversation lorsque la question de la méthode du 360 a été abordée.

On ne peut qu'espérer qu'avec cette rentrée du mois de septembre, et bien avant la prochaine réunion des présidents et présidentes de la FFCB qui aura lieu en novembre prochain, tous les membres des directions des associations francophones pourront retrouver la parole facile et cette envie démocratique de s'exprimer librement comme c'était le cas dans un passé pas si lointain, pour discuter d'enjeux importants comme celui, entre autres, du leadership au sein de la francophonie institutionnelle en Colombie-Britannique ?

EDWINE VENIAT

Invitation culturelle

Gad Elmaleh à la conquête de l'Amérique

Si tu sais comment leur dire que tu es un Marocain en anglais, tu passes pour un Américain ! » Voici comment, il y a quelques années, Gad Elmaleh commençait l'un de ses célèbres sketches sous les rires d'un public déjà conquis. Quelques décennies plus tard, ces paroles ont une allure prémonitoire alors que Gad Elmaleh foule les planches des théâtres nord-américains. Coïncidence ou plan mûrement réfléchi ? Entretien avec l'artiste à quelques jours de sa venue à Vancouver pour son spectacle de stand-up en langue anglaise *Oh my Gad*.

Inspiré par le modèle américain

Gad Elmaleh a toujours eu un pied entre plusieurs continents. Possédant une triple nationalité marocaine, canadienne et française, il grandit au Maroc avant de poursuivre des études de sciences politiques à l'Université McGill de Montréal. C'est en tant qu'humoriste, scénariste et réalisateur que sa carrière décolle en France et plus largement auprès d'un public francophone international.

Après 20 ans d'une carrière fructueuse, l'ambition de Gad Elmaleh le porte vers un nouveau projet : celui de s'exporter internationalement, de repartir de zéro ailleurs. Le défi est double : faire rire un public anglophone dans la langue de Shakespeare, et réussir ce tour de force en Amérique du Nord, berceau du genre du stand-up. Gad Elmaleh a toujours été attiré par les États-Unis, nous explique-t-il : « Il y a une fascination du stand-up américain, des artistes américains que j'admire, donc c'est un peu une manière de m'approcher de cet univers-là ».

Parmi les différentes écoles du rire, le stand-up (apparu à la fin du 19e siècle en Amérique) est une discipline qui possède des codes précis. Seul sur scène, sans décor ni accessoires, un humoriste prend son public à parti en racontant des histoires et en improvisant au fur et à mesure de sa performance.

Pour les besoins de cet objectif professionnel, Gad Elmaleh s'est installé à Manhattan depuis un an. L'idée a fait du chemin avant d'être concrétisée puisque l'humoriste nous explique qu'elle « germe depuis une vingtaine d'années » car il voulait « vivre à New York depuis très longtemps ».

La recherche du frisson

Se produire à New York, « c'est génial, c'est excitant ». Gad Elmaleh nous décrit ce frisson qu'il ressent et après lequel il court : « C'est ce que l'on cherche à un moment donné lorsque l'on est artiste : de retrouver le désir et l'excitation, les papillons dans le ventre avant un show ».

L'humoriste nous confie volontiers qu'il aime beaucoup jouer en français même si, par la force des choses, les sensations sont moins intenses. Rien ne semble pouvoir remplacer le goût de l'inédit : « C'est important de sortir de sa zone de confort pour donner quelque chose de nouveau. Ça nécessite des ruptures pour être stimulé à nouveau ».

> Nous, les humoristes, dans le monde entier, on a intérêt à vraiment faire le passage aux autres langues pour essayer que ça voyage un maximum.
>
> *Gad Elmaleh, humoriste*

Gad Elmaleh et sa soif de nouveauté nous montrent que la vie est cyclique, que l'accomplissement d'un objectif ne marque pas la fin de la course. « On a beau faire le métier pendant 20 ans, on recherche toujours la confirmation ». La confirmation du talent, la séduction du public quand ce public n'est pas là pour vous faire de cadeau et que vous êtes un artiste inconnu parmi tant d'autres. « La complexité et le challenge viennent du langage, mais j'ai le reste dans les bases. Je suis comme un vieux comique qui est débutant ».

Gad Elmaleh travaille sans relâche sur son écriture et son interprétation lorsqu'il se produit à New York, construisant pierre par pierre un succès américain : « Les soirs où ça ne se passe pas bien, ce n'est pas très grave, je retourne chez moi et je travaille. Mais quand ça se passe bien, ils sont là pour rire, c'est très, très puissant, c'est très fort. Le fait de plaire à des gens qui ne me connaissent pas, c'est exactement comme si on séduit une femme qui ne sait pas qu'on est connu. C'est génial, on se sent aimé. »

Faire rire : une science universelle ?

La langue n'est pas le seul rempart à franchir pour conquérir de l'Amérique. Les publics des différents continents ont des sensibilités propres, que cela soit au niveau des références culturelles ou bien du format attendu de l'humour.

« Le public américain me pousse dans une efficacité dans l'écriture qui est implacable », observe l'humoriste. « Il y a des choses que j'aime là-dedans, cette efficacité et le fait d'être très, très *sharp*, mais il me manque parfois (quand je vois les comiques américains ou la réception du public) cette forme de charme, de douceur, de jeu, de la théâtralité que nous avons en Europe. Et ce que j'essaie de faire, c'est un mélange des deux. »

Avec le public américain, Gad Elmaleh remarque cette volonté d'aller droit au but et de ne pas utiliser trop de mots : « Sur scène, il y a cette économie de mots, mais j'introduis quand même cet ADN artistique, c'est-à-dire la gestuelle, les expressions du visage, je n'ai pas envie de devenir un comédien de stand-up comme beaucoup d'Américains. »

La tradition française a toujours défendu avec ferveur la place de l'humour dans la société, allant parfois jusqu'à considérer le fait de rire d'utilité publique. Le voyage de l'humour entre différentes cultures passe par la maîtrise d'une nouvelle langue et cette difficulté de taille est certainement la raison pour laquelle peu d'artistes se lancent dans ce défi. « Je pense que c'est très important qu'on ait des humoristes de plein de pays qui viennent raconter leurs histoires, leurs cultures, en anglais ou alors échanger les langues comme Eddie Izzard peut le faire avec l'allemand et le français », rajoute Gad Elmaleh. Il nous confie d'ailleurs avoir le projet de faire un spectacle au Maroc en parlant en majorité le darija (l'arabe marocain).

Gal Elmaleh est ravi de revenir à Vancouver qui est une ville qu'il apprécie pour son « apaisement » et sa « modernité ». Et de conclure : « Nous, les humoristes, dans le monde entier, on a intérêt à vraiment faire le passage aux autres langues pour essayer que ça voyage un maximum ».

Chose promise, chose due puisque l'artiste est actuellement en pleine tournée dans toute l'Amérique du Nord. Un rendez-vous à ne pas manquer !

Photo par Charles Roussel

Gad Elmaleh en pleine représentation.

Oh my Gad
Au Vogue Theatre à Vancouver,
le 6 septembre à 2h30.

Si vous avez des événements à annoncer contactez-nous à l'adresse courriel suivante : info@thelasource. com

Agenda

Films francophones au Vancity Theatre :
Boris Without Beatrice (Boris sans Béatrice)* et *Neither Heaven Nor Earth (Ni le ciel ni la terre)
Les 2, 3, 5, 6 et 8 septembre
Au Vancity Theatre,
1181 rue Seymour

En amont du Festival international de Vancouver qui aura lieu cette année du 29 septembre au 14 octobre, le Vancity Theatre offre en avant-goût deux films en français : *Boris sans Béatrice* et *Ni le ciel ni la terre.* Tarif réduit à 10 $, tarif plein à 12 $.

* * *

Accordion Noir Festival :
Love Potion Cabaret
Du 8 au 11 septembre

Cette célébration annuelle de la culture underground de l'accordéon réunit des artistes du monde entier pour quatre jours de concerts, de soirées dansantes, d'événements communautaires et de cabaret. Prix des entrées et lieux variables, plus d'informations sur www.accordionnoirfest.com.

Photo de Accordion Noir Festival

* * *

Exposition :
Vancouver : City of Contrast
Vernissage le 10 septembre
de 19h à 21h
Au Centre culturel italien,
3075 rue Slocan

Le poète italo-canadien Diego Bastianutti et le photographe Jon Guido Bertelli explorent la vie dans le quartier Downtown Eastside grâce aux mots et aux images. Entrée gratuite.

Photo du Centre culturel italien

Suite "Verbatim" de la page 1

à la diversité culturelle qui existe dans la ville et au Canada.

J'habite près de la rue Commercial Drive et je suis souvent allé au festival italien *Italian Day on the Drive* parmi une foule de milliers de badauds flânant sur les trottoirs, à écouter de la musique ou déguster un plat, tout en s'amusant de façon très simple. La fête est une tradition qui revient tous les ans, ouverte à tous ceux et celles qui veulent bien s'amuser tout en en apprenant davantage sur les traditions Italiennes.

Italian Day on the Drive n'est qu'un seul exemple parmi tant d'autres. Il y a des douzaines et des douzaines d'autres évènements et célébrations de ce genre à travers la ville, représentant les diverses cultures, ethnies et religions rassemblées dans la ville, chaque évènement ne réunissant pas que les gens qui appartiennent à ces cultures et religions mais attirant ceux de toutes les autres traditions également qui cherchent une immersion dans une autre culture, en faire l'expérience et la partager.

Ces occasions qui offrent aux gens un moyen de s'exprimer et de célébrer leur culture leur permettent aussi de le faire en compagnie des « autres ». Elles deviennent des occasions de rassemblement, auxquelles tous ceux qui sont « différents » peuvent se joindre.

Chaque ville a sa propre culture, ses propres dynamiques, sa propre personnalité, qui la caractérise et la différencie des autres villes. La culture qui prévaut dans la ville de Vancouver est un mélange dont j'ai à peine entamé la découverte mais je sais déjà que je m'en réjouis.

Je n'irais pas jusqu'à dire que c'est la plus merveilleuse des villes au monde, car je ne sais pas si on peut vraiment mesurer une telle chose (et de toute façon ce n'est pas un sujet de débat qui m'intéresse particulièrement), mais je dirais malgré tout que même si elle a ses défauts, c'est une ville où je suis heureux d'habiter, une ville remplie de diversité culturelle. Et c'est très important car si nous voulons que notre mosaïque soit aussi belle que possible, nous nous devons de laisser chacun y laisser sa marque.